Journal des anthropologues
Association française des anthropologues
102-103 | 2005
Gérard Althabe

Gérard Althabe entre distance et fidélité

Émile Le Bris

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1391>

DOI : 10.4000/jda.1391

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 65-69

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Émile Le Bris, « Gérard Althabe entre distance et fidélité », *Journal des anthropologues* [En ligne], 102-103 | 2005, mis en ligne le 18 novembre 2010, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1391> ; DOI : 10.4000/jda.1391

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Journal des anthropologues

Gérard Althabe entre distance et fidélité

Émile Le Bris

- 1 Si je n'oublie pas que Gérard Althabe fut, à l'ORSTOM, le collègue d'une décennie « héroïque », celle des années soixante-dix, je l'ai mieux connu alors que, devenu directeur d'études à l'EHESS et engagé sur de nouveaux terrains, il n'a jamais manqué aux sollicitations que nous lui adressions. Avant de devenir ce « compagnon de route », l'anthropologue a été pour moi, géographe d'une tribu « tropicaliste » dominante et passablement monolithique, une sorte d'instituteur éclairant mes premiers contacts avec un terrain africain. C'est pourtant au cours des années quatre-vingt que j'ai pu apprécier l'homme et son extraordinaire capacité à éclairer un débat, sans morgue ni dogmatisme.
- 2 Ma fréquentation du laboratoire 94 à la fin des années soixante autorisait d'heureuses perméabilités entre disciplines et je crois avoir tiré beaucoup de profit des échanges dont le lieu « rituel » était le « séminaire interdisciplinaire » du mardi qu'animaient Georges Balandier, Paul Mercier et Gilles Sautter. C'est pourtant la lecture de l'ouvrage où Althabe réfléchit sur son expérience malgache qui a eu sur moi, à l'époque, l'influence la plus décisive. *Oppression et libération dans l'imaginaire*, paru en 1969, m'instruisit deux années plus tard sur cette décolonisation en trompe-l'œil à l'œuvre au Togo comme à Madagascar. La leçon d'anthropologie administrée à un géographe africaniste béotien évita à ce dernier de tomber dans le piège d'une fausse connivence, tant il est vrai que « l'anthropologue est projeté dès son arrivée dans un jeu dont il ignore les règles. Arraché à lui-même, il est propulsé en acteur d'une scène dont il méconnaît le sens [...] ou il comprend ce qui lui arrive et tente d'utiliser les faibles marges de manœuvre qui lui restent, ou il ne comprend pas et, dès lors, poursuit une aventure solitaire qui ne peut déboucher que sur la production d'une description formelle »¹.
- 3 Gérard Althabe sut aussi concilier, il l'avait déjà montré sur la « Grande Ile », la clairvoyance et la finesse de l'analyse scientifique avec un engagement résolu en faveur d'une sortie moins déshonorante de la colonisation et de la post-colonie. Je croisais de nouveau son chemin avec l'organisation, en 1973 à la Cartoucherie de Vincennes, des « 6 heures pour le Sahel », et avec le manifeste « Qui se nourrit de la famine en

Afrique », publié à cette occasion dans quelques grands journaux nationaux. Cette initiative – dont les attendus font aujourd'hui figure d'évidences – valut aux signataires orstomiens (dont Althabe) une interdiction d'affectation sur leurs terrains respectifs et marqua le début d'une mobilisation collective contre l'imposition autocratique d'une politique d'établissement bien peu soucieuse des partenaires africains, du développement et, finalement, de la science elle-même.

- 4 La collaboration se fit plus régulière dans un cadre institutionnel à partir de 1983. Gérard Althabe, nommé en 1975 à l'EHESS, accepta en effet de faire partie du Conseil du département d'« Urbanisation et socio-systèmes urbains » dont le montage et la direction m'avaient été confiés. Fidèle aux sessions de cette instance, il assista avec abnégation aux négociations de « marchands de tapis » sur les budgets et les postes de recrutement, mais il prit aussi une part décisive aux débats de politique scientifique. J'ai retrouvé les minutes du *Conseil de département d'avril 1985* où l'on mesure, avec le recul, la pertinence, voire le caractère prémonitoire, de certains de ses avis. J'en ai sélectionné quelques-uns.
- 5 Rapporteur de l'unité « Urbanisation et santé », il aperçoit aussi bien les promesses ouvertes dans un domaine absolument nouveau pour l'ORSTOM, que la difficulté à susciter une véritable réflexion collective devant déboucher sur une problématique commune à la recherche médicale et à la recherche anthropologique. Belle leçon pour ceux qui, dans l'institution, se préoccupent aujourd'hui de transversalité...
- 6 Rapporteur de l'unité « Travail et travailleurs du tiers-monde », il se montrait intéressé par le passage d'études centrées sur les entreprises, à l'articulation entre travail et hors travail et à la dialectique micro/macro. Il insistait sur le fait que le salariat n'est ni généralisé, ni généralisable dans les pays étudiés et que le milieu des travailleurs salariés ne semble pas constituer un milieu social propre avec sa propre culture. Il soulignait enfin la trop grande dispersion de l'unité et l'absence d'articulation avec les travaux de recherche portant sur l'Europe. Je me souviens que la méfiance qu'il exprima à cette occasion vis-à-vis d'une spécialisation exclusive sur le tiers-monde en choqua plus d'un. Elle était pourtant de pur bon sens, en particulier dans le champ des études urbaines.
- 7 Sur un plan plus général, il mit utilement en garde contre un blocage du débat proprement scientifique, du fait de la nécessité de reconnaissance institutionnelle du département D. Il entreprit patiemment de dénouer l'écheveau complexe des rapports entre logique scientifique et logique institutionnelle.

Ce qui importe, [disait-il], c'est de savoir si la ville est ou non un objet, si les rapports sociaux urbains existent ou non. [Son avis était] qu'il ne faut pas s'enfermer « dans la ville », même si le débat instauré dans les années trente par l'École de Chicago sur la sociabilité citadine n'est pas clos. [À la question] existe-t-il ou non un prolétariat, il n'y a pas de réponses pertinentes si l'on ne prend pas en compte les lieux d'où viennent les citadins. [Et il ajoutait] : Je faisais moi-même un séminaire d'anthropologie urbaine que j'ai transformé en séminaire d'ethnologie des sociétés industrielles et urbaines.
- 8 Cette dénonciation de ce que d'autres ont appelé « l'idéologie urbaine » n'allait pas nécessairement dans un sens qui nous convenait mais elle fut entendue et méditée.
- 9 Il intervenait avec passion sur tous les sujets, qu'il s'agisse de construction institutionnelle ou de critique de programme, tirant à chaque occasion une leçon de portée générale. Persuadé « qu'on ne bâtit pas une unité de recherche sur une discipline », Althabe pointait un écueil que les chercheurs en sciences sociales de l'ORSTOM, mais aussi d'autres institutions, n'ont pas toujours su éviter par la suite. Très critique sur la

conception de la vie sociale qui sous-tendait un projet-phare du département sur la citadinité, il jugeait aussi trop taxinomique la problématique de la « marginalité juvénile » proposée par un chercheur. Ses interventions furent toujours marquées par le souci de replacer les questions abordées dans nos programmes dans des problématiques plus vastes sur la famille, les relations au village d'origine et d'aller vers une « meilleure conceptualisation du problème posé ».

- 10 Je garde aussi en mémoire ses interventions dans le débat permanent sur les politiques de recrutement et sur les choix disciplinaires à opérer. L'anthropologue ne s'enfermait pas ici dans une défense corporatiste de sa discipline ; il nous aida à élargir la palette des disciplines de sciences sociales « consacrées », plaidant en particulier pour l'ouverture aux architectes et aux urbanistes. S'agissait-il de réfléchir à la greffe de la discipline historique dans telle unité s'ouvrant aux questions de patrimoines ? Il fit valoir que, plutôt que de faire de l'histoire académique, il convenait de « faire servir l'Histoire à l'interrogation du présent ».
- 11 L'expérience de cette première moitié des années quatre-vingt tourna court en 1987, mais Gérard Althabe n'interrompit pas pour autant son compagnonnage avec ses anciens collègues de l'ORSTOM. On le retrouve, dans nombre de jurys de concours, toujours soucieux de faire valoir ces idées qu'il avait su instiller dans notre Conseil de département. On relèvera enfin une continuité remarquable entre le rôle qu'il joua dans l'épanouissement de l'unité « Travail et travailleurs du tiers-monde » et le soutien sans faille qu'il accorda, une quinzaine d'années plus tard à la (re)création de l'unité « Travail et mondialisation ». Je rappellerai simplement, en guise de clin d'œil, que la directrice de cette nouvelle unité n'était autre que Monique Selim, recrutée à l'ORSTOM comme anthropologue... en 1984, pour travailler dans le cadre du département D sur le secteur industriel en Inde.
- 12 Cet exemple de compagnonnage prolongé avec l'ORSTOM est assez rare pour qu'on l'évoque et mon grand regret aujourd'hui, comme président de la Commission des sciences sociales à l'IRD, c'est de ne plus pouvoir compter sur ce « transfuge » resté fidèle mais toujours sans complaisance.

NOTES

1. Althabe G., Hernandez V.-A., 2004. « Implication et réflexivité en anthropologie », *Journal des anthropologues*, 98-99 : 15-36.

AUTEUR

MILE LE BRIS

IRD